



**HAL**  
open science

# Devenir agriculteur en situation de front pionnier amazonien: un moment clef pour saisir la reproduction de l'agriculture familiale et l'avancée de la colonisation

Xavier Arnauld de Sartre

► **To cite this version:**

Xavier Arnauld de Sartre. Devenir agriculteur en situation de front pionnier amazonien: un moment clef pour saisir la reproduction de l'agriculture familiale et l'avancée de la colonisation. Mobilités et invention locales du territoire au Sud, 1 (1), Cahiers de SICOMOR, UMR Dynamiques Rurales et INRA-SAD, pp.101-126, 2003. halshs-00004098

**HAL Id: halshs-00004098**

**<https://shs.hal.science/halshs-00004098>**

Submitted on 20 Jul 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Devenir agriculteur en situation de front pionnier amazonien : un moment clef pour saisir la reproduction de l'agriculture familiale et l'avancée de la colonisation.**

Xavier Arnauld de Sartre<sup>68</sup>,  
Doctorant, UMR Dynamiques Rurales<sup>69</sup>.

### **Résumé.**

Cette communication analyse les mécanismes d'accès au métier d'agriculteur des fils de colons d'un front pionnier d'Amazonie Brésilienne. Il s'attache d'abord à montrer quelles sont les valeurs des parents en relation au futur de leurs enfants, et les analyse comme un système d'obligation autour du don de la terre. En décrivant le système de don / contre don qui permet aux enfants d'avoir de la terre pour travailler une fois adulte et aux parents de conserver une main d'œuvre très chère, cet article analyse la constitution et la reproduction dans l'espace des Unités Spatio Familiales présentées par Christophe Albaladejo dans ce même volume. Toutefois, ce système est très contraignant pour les enfants qui semblent désirer une autonomie plus grande par rapport aux parents. Les enfants qui passent en ville (en particulier) semblent peu enclins à entrer dans la mécanique du don et à reproduire le système des USF, comme le désirent très fortement les parents.

---

<sup>68</sup> Je remercie vivement Christophe Albaladejo (Institut National de la Recherche Agronomique) pour son aide et son soutien constant. Jérôme Dupont a donné l'idée qui a servi à construire cet article ; Geneviève Cortes m'a suggéré des lectures importantes ; que tous deux en soient remerciés. Par ailleurs, les membres de mon Comité de thèse ont fait des remarques essentielles dans la forme pour sa forme finale. Je remercie donc : Claude Dubar, Anne-Marie Granié, Hélène Guetat, Philippe Léna, Xavier Piolle et Jacques Rémy.

<sup>69</sup> Travail réalisé dans le cadre des activités et avec l'appui de :

- L'UR Systèmes Agraires de Développement, de l'Institut National de la Recherche Agronomique, centre de Toulouse.
- Le Département d'Etudes sur l'Agriculture Familiale (NEAF) de l'Université Fédérale du Pará, Belém, Pará, Brésil.
- Le Laboratoire Agro-Ecologique de la Transamazonienne (LAET), Altamira, Pará, Brésil.

## Introduction.

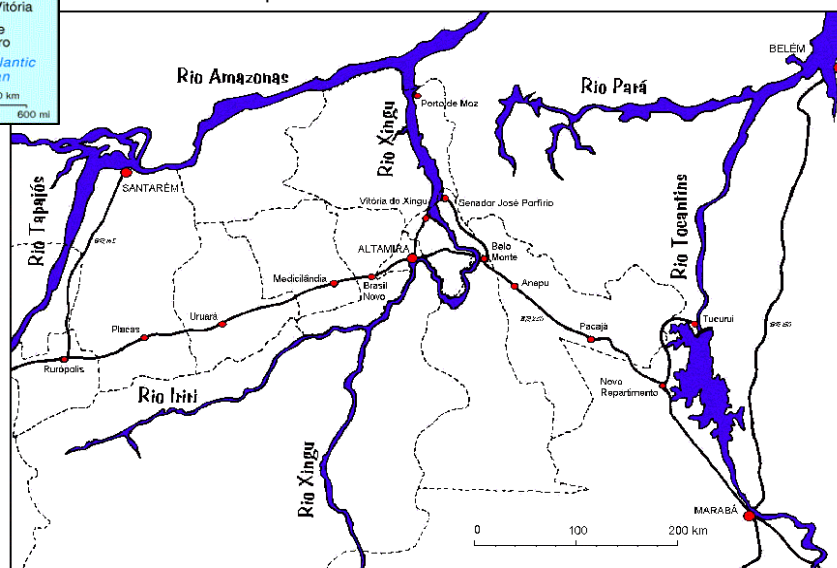
La colonisation par les hommes d'espaces vierges est un phénomène en cours d'achèvement dans le monde. Les grandes forêts tropicales comptent parmi les derniers espaces colonisables ; elles constituent sans doute les dernières frontières en cours d'intégration à l'espace mondial. Leurs habitants originels (les Indiens) sont relégués dans des réserves tandis que les terres sont offertes à la colonisation, le plus souvent agricole : au Brésil, comme dans d'autres pays l'Amérique Latine, des familles d'agriculteurs se transforment en colons pour défricher et cultiver l'immense forêt amazonienne. C'est sur les dynamiques de ces fronts pionniers amazoniens que porte notre travail, en particulier sur le front pionnier ouvert dans les années 1970 le long de la route Transamazonienne, en Amazonie Orientale (voir figure 1).



**Figure 1: Localisation du front pionnier de la Transamazonienne.**

Au début des années 1970, l'Etat Brésilien ouvre l'Amazonie à la colonisation par la construction de routes, dont la fameuse route Transamazonienne, qui va de Fortaleza à Rio Branco, en rive droite du fleuve Amazone. Des agriculteurs, venus du Nordeste et du Sud du Brésil, se sont installés et s'installent encore le long de la Transamazonienne et des *travessões*, routes vicinales tracées perpendiculairement à la route principale tous les 5 kilomètres et s'enfonçant un peu plus chaque année dans la forêt. C'est la région autour d'Altamira que nous appellerons dans ce travail le front pionnier de la Transamazonienne.

C'est dans une zone de colonisation le long de la Transamazonienne, près d'Altamira, que nous avons réalisé le travail dont est issu cet article. Plus précisément, nous avons travaillé dans une localité d'un munícipe réputé pauvre (Pacajá) et dans deux localités (dont une aux sols très riches) d'un munícipe réputé plus favorable à l'agriculture familiale (Medicilândia).



Les fronts pionniers amazoniens sont la dernière manifestation d'un mouvement bien plus ancien, et qui, en dépit des conditions de vie difficiles qui se rencontrent dans les zones de colonisation récentes, continue aujourd'hui encore. Pourtant, certains auteurs (Le Borgne – David, 1997) signalent l'arrêt de ce mouvement pour certaines catégories de populations ; nous avons pu nous aussi (Arnauld de Sartre, 2001) constater que toutes les familles ne continuent pas à migrer. Nous avons alors réalisé une typologie des familles qui continuent à migrer, se stabilisent ou voient leurs membres migrer vers les villes.

Cependant, ce travail sur la mobilité des familles, s'il parvient à bien décrire des phénomènes et à montrer leur caractère familial, ne rend pas compte des mécanismes qui permettent de comprendre l'avancée de la colonisation ou son arrêt. C'est ce dont nous voulons rendre compte en partant du

postulat que les politiques de l'Etat (en termes de législation et d'incitation à la colonisation) et les facteurs macro-économiques constituent un cadre général de la colonisation de ces espaces. Pourtant, cela ne peut suffire à expliquer que des familles d'agriculteurs décident librement d'entrer dans la forêt et de s'y installer pour pratiquer l'agriculture. Leurs raisons ne sont pas de simples réponses à des *stimuli* économiques ou politiques, mais peuvent renvoyer à des mécanismes de reproduction sociale des familles.

C'est à la compréhension de mécanismes sociaux qui expliquent les évolutions du front pionnier que notre travail prétend. Plus précisément, nous allons essayer d'identifier des éléments de compréhension de l'avancée de la colonisation au moment du changement de génération d'agriculteurs au sein des familles de colons : l'arrivée d'une nouvelle génération d'agriculteurs peut être considérée comme un moment clef, où sont remis en cause ou reproduits des comportements ayant mené à la colonisation et pouvant de nouveau y mener. Cette approche biographique apparaît complémentaire de l'approche locale développée par Christophe Albaladejo dans ce même volume.

La plupart des familles que nous avons rencontrées fonctionnent selon un mode de reproduction sociale fondé sur la transmission du patrimoine en situation de front pionnier. Cependant, nous verrons que ce mode de reproduction sociale ne fonctionne pas de manière mécanique, mais qu'il est constamment adapté voire transgressé par des fils de colons qui cherchent à s'autonomiser par rapport à leurs parents. On pourra alors proposer une clef d'interprétation et de différenciation des familles que nous avons rencontrées dans une région du front pionnier et nous interroger sur les règles familiales de transmission du patrimoine et leur transgression en région de frontière.

## **I. L'accès au métier d'agriculteur comme processus complexe de transmission d'un patrimoine.**

Nous allons dans cette partie tenter de caractériser ce qui se passe au moment où un fils d'agriculteur, travaillant avec son père, devient lui-même agriculteur responsable de ses cultures ; cela correspond au passage de la phase D à la phase A du cycle de reproduction des exploitations familiales de l'article de Christophe Albaladejo de ce volume. Pour cela, nous allons faire le point sur la transmission du patrimoine à partir de textes sur l'agriculture familiale brésilienne, puis nous essayerons sur cette base de voir ce que parents et enfants en disent.

### 1. Agriculture familiale brésilienne et transmission du patrimoine.

Pour comprendre comment un jeune devient agriculteur, il apparaît nécessaire de comprendre ce qu'implique la condition d'agriculteur. Maria B. Wanderley caractérise l'agriculture familiale comme « une forme sociale d'agriculture en ceci qu'elle se fonde sur la relation entre propriété, travail et famille » (Wanderley, 1998). Cela rend la distinction entre travail et famille extrêmement difficile pour les agriculteurs familiaux : le fonctionnement d'une famille et d'une exploitation agricole peut être compris comme l'ajustement entre les nécessités de la production et celles de la reproduction d'une famille (Pessanha Neves, 1995). Ainsi, la transmission de la terre à une nouvelle génération doit être comprise comme mettant en jeu de manière conjointe des éléments renvoyant au travail, à la famille et à la terre. Si on appelle patrimoine ce que des agriculteurs transmettent à leurs enfants au moment où ceux-ci deviennent eux-mêmes agriculteurs, le patrimoine des agriculteurs familiaux comprend à la

fois un métier, des relations familiales et un statut foncier. « La parenté est en lien étroit avec le patrimoine territorial paysan » (Woortmann, 1995).

Cependant, la possibilité de transmettre ce patrimoine est très limitée dans les régions d'origine de ces agriculteurs. La pression sur la terre, son coût, est trop importante pour permettre à une famille de transmettre un patrimoine foncier sur place. La migration est alors le moyen de transmettre ce patrimoine : « Une des dimensions les plus importantes de la lutte des paysans brésiliens est centrée sur l'effort de constituer un patrimoine familial, un lieu de vie et de travail, capable de garder la mémoire et la famille et de la reproduire pour les générations postérieures. Paradoxalement, la poursuite de cet objectif suppose, très fréquemment, l'extrême mobilité de l'agriculture qui se soumet à de longs, constants et successifs déplacements » (Wanderley, 1998).

Ainsi, le patrimoine n'est pas une terre, où une famille prendrait racine, mais un projet impliquant une éventuelle migration pour obtenir une terre ou reproduire la famille. Maria B. Wanderley dit ainsi que « d'une certaine forme, le patrimoine transmis est le propre mode de vie ». Ce mode de vie serait donc un statut social d'agriculteur propriétaire et autonome qui travaille en famille ; or, le moyen de perpétuer ce statut et les relations sociales qui y sont attachées est la migration. Mais cela demande à être éclairé : comment peut-on caractériser ce « mode de vie – patrimoine » ?

## 2. La transmission du patrimoine selon les parents, ou le triptyque travail – famille – lieu de vie.

L'exercice autonome de l'activité agricole se fait au moment où un enfant sort de la maison paternelle, souvent au moment du mariage (voir par exemple Woortmann, 1995 ; et l'article de Christophe Albaladejo de ce volume). La manière dont les parents parlent de ce que font leurs enfants mariés pourrait être un moyen de caractériser ce « mode de vie » que les parents pensent avoir transmis ou veulent transmettre à leurs enfants. Si tous les parents ne tiennent pas le même discours sur leurs enfants mariés, l'analyse de 25 entretiens où nous demandions à des parents de raconter leurs histoires et celles de leurs enfants nous a permis de voir que ces discours s'organisent tous autour de quatre grands arguments que nous avons appelés principes organisateurs des discours des parents sur la situation de leurs enfants.

Nous allons voir que ces principes reprennent en grande partie les principales caractéristiques du patrimoine mis en évidence plus haut, c'est-à-dire le rapport à la famille, au travail et à la terre, mais en distinguant les enfants selon leur sexe et leur position dans la famille. Ces discours doivent être rapportés à la situation dans laquelle ils ont été produits et analysés à partir de leurs logiques argumentaires (Demazière et Dubar, 1997) : il ne s'agit pas de l'énoncé de la réalité sur ce que font les enfants, mais d'un argumentaire à usage d'un enquêteur étranger à ces familles, et sans légitimité pour entrer dans leurs histoires. A partir de là, les parents produisent un discours qu'ils estiment socialement admis sur ce que font leurs enfants : c'est donc une norme sociale qui est utilisée comme référence pour produire un discours projectif sur les enfants. Or, si cela nous paraît d'un intérêt certain, il ne faut pas attendre de ces discours plus qu'un exposé de cette norme.

Tout d'abord, nous avons mis en évidence que les discours sur le « mode de vie » des enfants que caractérisent leurs parents ne s'appliquent pas à tout le monde de la même façon, et une distinction s'opère à partir de la position des enfants dans la famille et du sexe des enfants : ainsi un père achète-t-il un lot pour ses garçons, alors que ses filles vont « dans leurs lieux à elles », chez leurs

maris. Dès lors, une fille n'est pas tenue aux mêmes obligations que ses frères. On note aussi une différence essentielle selon le rang de naissance des enfants. Les derniers fils (appelés *caçula*) sont souvent désignés pour s'occuper de leurs parents jusqu'à la mort de ces derniers.

Le second principe qui structure les discours des parents est l'aide que les enfants leur apportent. Ce critère peut être déterminant chez certains parents :

*« Dona : [Raimundo] vit avec nous. Il ne nous a pas quittés non.*

*« Chico (mari de Dona) : Le seul qui ne nous ait pas quittés, c'est lui. Il travaille avec moi, tout le temps. Le pain que l'on mange on le mange ensemble.*

*« Dona : Il vit dans sa maison qui est là, et il nous aide beaucoup. Nous sommes retraités vous savez... Alors il nous aide. Sainte Marie, il nous aide pour tout. Il donne un peu par ci, un peu là... Il aide à l'achat des produits pour la maison, tout le temps il nous aide... Pour que l'on puisse affronter la vie des champs, toutes ces choses. Il est en train d'acheter de quoi monter une petite boutique, parce que la nôtre est finie... »*

Raimundo est le « bon fils » pour ses parents, « le seul qui ne [les] ait pas quittés ». Pourtant, cet enfant est marié et a ses propres enfants. Mais on voit dans ce passage d'entretien une répétition des références à l'aide et au travail en commun qui montrent l'importance que les parents leur accordent.

Le troisième critère, c'est la proximité spatiale des enfants par rapport à leurs parents. Ainsi un père justifie-t-il la migration qui l'a mené en Amazonie par la nécessité de trouver de la terre proche pour ses enfants :

*« Enquêteur : Et vous pensez important d'avoir tous les enfants proches dans la même région ?*

*« Cassiano : Oui, c'est ce qu'on voulait. J'ai pensé cela, c'est une des choses que j'ai pensées dans le Sud, c'est que là les terres étaient déjà... On avait deux terres, mais c'était petit. Avec le temps, vous imaginez 4 ou 5 fils hommes pour travailler, il fallait beaucoup de terres. Comme là-bas c'était mécanisé, il fallait beaucoup de terres. Et nos moyens n'ont jamais été très élevés. Alors j'ai pensé : « Tout ce monde là va grandir, et ils vont vouloir de la terre pour travailler. Et ici c'est difficile, déjà qu'on est à l'étroit et là-bas ils disent qu'un seul lot fait 100 hectares.... Avec deux ou trois lots on a une bonne surface pour travailler et ça permet que tout le monde reste près de nous. »*

La distance est pour cet agriculteur issu du Sud un important principe organisateur de son discours sur ses enfants. Mais elle est aussi importante pour d'autres. Ainsi, l'agriculteur (Chico) et sa femme cités plus haut font une distinction entre leurs enfants non seulement selon l'aide, mais selon la distance qui les sépare. Ce critère est plus important pour les filles, car celles-ci s'occupant des tâches ménagères sont moins visibles sur l'exploitation bien qu'essentielles : cela fait que leur situation est évaluée en fonction de la proximité géographique et non pas en fonction de l'aide sur le lot.

Enfin, le quatrième et dernier principe de distinction entre les enfants est en rapport avec l'activité qu'ils exercent. Toutefois, ce n'est pas tant l'exercice du métier d'agriculteur qui est important que la manière de l'exercer : en effet, l'important est d'être indépendant par rapport à un patron, ou alors d'exercer tout autre métier ou occupation considérés comme indépendants par rapport à un patron, c'est-à-dire autre qu'un emploi salarié. L'indépendance par rapport à un patron est aussi un critère essentiel d'évaluation de l'activité que les enfants exercent en ville.

Ces quatre principes, qui ont une importance différente selon les familles, permettent ainsi de préciser ce que les parents transmettent, voire souhaitent transmettre, à leurs enfants : un mode de vie centré autour de la famille travaillant ensemble, habitant proche et étant indépendant d'un patron. Or, on peut constater en étudiant les discours qui se réfèrent aux cas où les enfants ne respectent pas ce système, que ce mode de vie que certains parents souhaitent transmettre à leurs enfants a un

caractère quasi-obligatoire. Cela confirme ce que nous disions plus haut sur l'analyse de discours, que nous devons analyser comme l'exposé d'une norme.

### 3. Un système d'obligation autour du don de la terre.

La meilleure manière de maintenir ce mode de vie, c'est de fournir de la terre aux enfants : c'est ce que les parents souhaitent souvent. Ainsi, les parents veulent souvent avoir de la terre à donner à leurs enfants. Donner de la terre devient d'ailleurs une sorte d'obligation des parents, ce qu'ils doivent à leurs enfants. Cela se perçoit dans les discours des parents : un père nous a dit, en discussion informelle, qu'il a acheté un lot à ses enfants « pour ne pas qu'ils puissent dire que leur père ne leur a rien laissé ». Très souvent, les parents tentent de laisser de la terre à leurs enfants. Cela ne se perçoit jamais aussi bien que lorsque les parents ne peuvent pas leur en donner, et qu'ils sont obligés de les laisser partir travailler à l'extérieur du lot<sup>70</sup> :

*« Il faut tout organiser ici. Sinon, il n'y a pas de solution. Il faut arranger tout ici pour la famille. Parce que les enfants doivent sortir pour travailler à l'extérieur, et ça c'est pas possible. Avoir un revenu suffisant pour ne pas qu'ils doivent partir. Edimilson est déjà parti. Il y en a un qui vivait ici et qui est parti faire du cacao comme métayer. Il est parti chercher là où la situation est meilleure. Je ne peux rien dire parce que la situation ici est difficile. Il a son café ici, et il rentrera quand ce sera meilleur. »*

Ainsi, ce père « doit organiser son lot » pour ses enfants, pour qu'ils « ne soient pas obligés de partir ». La dernière partie de la citation est particulièrement révélatrice du fait que le père ne peut pas condamner son fils parti, car c'est lui qui ne peut pas fournir de la terre, et non le fils qui la refuse. On peut ainsi mettre en évidence l'obligation des parents de donner de la terre à leurs enfants.

Il apparaît cependant qu'en échange, les enfants travaillent pour leurs parents. Cela apparaît très nettement dans tous les cas où les enfants qui ont reçu de la terre de leurs parents travaillent avec eux. Ainsi, ce jeune qui vit sur la terre de son père travaille pour ce dernier :

*« Je l'aidais, et je faisais mes propres champs, je plantais mon maïs, et les jours où je ne travaillais pas dans mes champs je travaillais pour lui. En l'aidant dans ses champs. »*

Même si un jeune ne va jamais dire qu'il doit travailler pour son père parce que celui-ci lui donne de la terre, on perçoit que cela a un caractère quasi-obligatoire quand les parents condamnent les enfants qui ne travaillent pas pour ou avec eux sur le lot. Mais surtout, si les enfants ont l'obligation de rendre sous forme de travail la terre que leur donnent leurs parents, ils ont aussi l'obligation d'accepter la terre qui leur est offerte. Une mère parle ainsi de deux de ses enfants qui sont l'un métayer, l'autre salarié :

*« Ces deux-là, ils ne sont pas bons non. Qu'est ce que vous en pensez ? S'ils avaient obéi à leurs parents, ils vivraient encore avec eux. Il y a tellement de terre ici, tellement de choses qui donnent de la terre ; nous avons acheté deux lots, pour leur revendre de la terre, mais ils ne veulent pas. Alors ils sont là-bas, comme employés, et toutes ces choses de là-bas... »*

La mère parle clairement d'obéir aux parents, et d'accepter la terre qu'ils leur « donnent »<sup>71</sup>. Ainsi, il y a pour les enfants une obligation de recevoir la terre de leurs parents et de rendre du travail. Sinon, les enfants sont considérés comme « pas bons ».

---

<sup>70</sup> Le lot correspond non seulement à l'exploitation agricole, mais contient deux autres connotations : le lot est la propriété de la personne, signe de son indépendance ; et il correspond très souvent au lieu de vie des agriculteurs.

<sup>71</sup> ici, la mère parle de vente de terre, alors qu'aucun des autres enfants auxquels elle a donné de la terre n'a payé une somme fixée d'avance pour l'obtention de son lot.

Ces trois obligations, donner de la terre, recevoir de la terre, rendre du travail, sont caractéristiques du don tel que l'analyse Marcel Mauss (1924). Il définit le don comme un « fait social » fondé autour de trois obligations : donner, recevoir, rendre. Dans les sociétés qu'étudie M. Mauss, refuser une de ses trois obligations (en particulier recevoir et rendre) revient à déclarer la guerre ; ici, cela revient à se disputer avec ses parents. L'accepter, cela revient à créer, à l'intérieur de la famille, du lien social, comme les parents le montrent en distinguant entre leurs bons fils (ceux qui sont restés et travaillent avec eux) et leurs mauvais fils (ceux qui sont partis). Beaucoup de crises naissent de ce refus de la terre.

Si on interprète l'Essai sur le don de Marcel Mauss à partir de Karl Polanyi (1944), on peut analyser le système de don contre-don comme élément central du système social où l'économique n'est pas distingué du social, dans un système que Claude Dubar (2001) qualifie de communautaire. Il faut cependant en saisir les mécanismes précis, pour confronter le discours tenu par les parents « normé » des parents. Car on risquerait sinon la critique que Marshall Sahlins mène des descriptions du phénomène du don en disant qu'une telle interprétation pourrait « n'être guère plus qu'une métaphore conventionnelle qui permet d'agencer des termes descriptifs, mais non de rendre compte des faits empiriques » (Sahlins, 1972). C'est à l'étude de ces faits empiriques que nous voulons nous livrer à présent, pour dépasser la version officielle proposée à l'enquêteur dans le récit. C'est le mécanisme même qui est au fondement de la reproduction des Unités Spatio Familiales décrites par Christophe Albaladejo dans ce volume que nous allons donc décrire.

## **II. L'accession au métier d'agriculteur comme processus complexe mais toujours fondée sur le don de la terre.**

L'étude de « faits empiriques » devrait nous permettre de confronter le discours officiel des parents à une certaine réalité de la situation des fils d'agriculteurs et des échanges qui régissent les relations avec leurs parents. Cela nous amènera, dans un dernier moment, à étudier les catégories de discours des jeunes pour dépasser celles de leurs parents.

### 1. Processus d'accession au métier d'agriculteur en agriculture de front pionnier.

On peut essayer de « décrire statistiquement » les différentes situations dans lesquelles se rencontrent les jeunes. Mais comme toute description demande l'usage de catégories pour pouvoir distinguer entre les situations, il nous semble que dans ce cas, les catégories se référant à la famille et au travail de la terre mises en évidence dans la première partie peuvent constituer une base de réflexion. De plus, une connaissance de la situation dans le front pionnier apparaît nécessaire (encadré 1) pour connaître les différentes situations dans lesquelles se rencontrent les jeunes.



---

### Encadré 1 : Situation foncière dans les fronts pionniers d'Amazonie Brésilienne.

Dans la région d'origine, les agriculteurs présents sur les fronts pionniers peuvent être :

- Des agriculteurs sans terre;
- Des agriculteurs qui occupaient une terre non légalisée (*posseiros*) et qui ont été expulsés ;
- Des agriculteurs qui n'avaient pas assez de terre pour se développer.

Quand ils arrivent sur les fronts pionniers, il y a trois solutions pour accéder à la terre :

- Au début des années 1970, ils se faisaient remettre par l'Etat une terre et le titre de colon, ou ils rachetaient un titre à un colon qui partait ; une minorité sont dans ce cas.
- Ou ils réalisent une occupation illégale et attendent une légalisation de leur terre; dans l'attente, ils s'exposent à de lourds conflits de terre. Cette situation est rare à Altamira.
- Ou ils s'installent sur une terre libre (de l'Etat), et font reconnaître leur occupation par l'Etat. Cette forme est de loin la plus courante dans la région considérée.

Cette reconnaissance passe par la venue d'un géomètre de l'Institut National de la Réforme Agraire (INCRA), qui enregistre la présence de l'agriculteur sur la terre occupée : il a alors un droit sur la terre (il peut en particulier vendre ce droit). Au bout d'un temps extrêmement variable (mais toujours de plusieurs années), l'INCRA peut reconnaître la propriété effective de la terre. Dans ce travail, nous considérons l'enregistrement de la terre par l'INCRA comme une forme de propriété, ce qu'elle est souvent de fait.

D'autres formes de travail sont possibles :

- Tout d'abord, une partie des agriculteurs qui sont des salariés agricoles, souvent comme *vaqueiros* (garçons vachers), défricheurs...
- Une autre forme de travail, le métayage : un agriculteur vit sur la terre d'un autre et lui reverse la moitié de la production.
- Enfin, forme courante aussi, l'*agregado*, agriculteur vivant sur la terre d'un autre (le plus souvent un parent) et « rétribue » le propriétaire en travaillant pour lui quand il en a besoin.

Toutes ces formes de travail ont fait l'objet d'analyses par divers auteurs ; nous n'en proposons ici qu'une description, qui ne prétend absolument pas à tenir lieu d'analyse ni à s'appliquer à tous les cas.

---

Si on suit les caractéristiques qui sont données par les parents de la situation de leurs enfants, on peut considérer que le mariage est une étape essentielle de l'itinéraire d'un fils de colon : avant et après le mariage, la situation n'est pas la même. Cependant, le fait que des jeunes puissent rester célibataires toute leur vie ne doit pas faire confondre ceux qui ne sont pas encore mariés de ceux qui ne le seront peut-être jamais. Là encore, l'utilisation d'une norme locale selon laquelle le mariage intervient avant les 25 ans peut servir à distinguer entre les cas. On peut essayer de croiser ces caractéristiques familiales avec celles se référant à la situation de travail et par rapport à la terre, que nous avons vues comme importantes dans les discours. Pour cela, nous distinguerons ceux qui sont propriétaires, ceux qui vivent sur la terre de leurs parents, et ceux qui vivent sur la terre d'un patron.

Nous pouvons alors représenter les différentes situations dans lesquelles se rencontrent les jeunes sous la forme d'un tableau (tableau 1). Ce tableau représente la situation en 2000 de 96 jeunes ruraux et fils de colons qui ne vont plus à l'école ; ces jeunes représentent 66% des enfants de colons qui ne sont plus scolarisés, les 33% restant étant en ville. Ils sont issus de 50 familles de 3 localités du front pionnier, et ont entre 14 et 45 ans (la très grande majorité ayant entre 20 et 35 ans). Par contre, suite à un problème de recueil des données, nous ne disposons pas de données fiables pour les filles de colons. Enfin, ce tableau ne rend compte que des jeunes ruraux dont les parents sont encore agriculteurs dans trois localités du front pionnier, soit un peu plus de 50 familles ; ceux qui sont venus seuls ou dont les parents sont partis ne comptent pas dans l'échantillon. Mais en dépit de tous ces biais, il nous semble que ce tableau peut servir de base à une analyse.

**Tableau 1: Situation des fils de colons issus de trois localités du front pionnier qui ne vont plus à l'école.**

	Marié	Célibataire + 25 ans	Célibataire - 25 ans	Total
<b>Travail avec les parents</b>	37	9	17	63
<b>Propriétaire</b>	15	1	0	16
<b>Agregado</b>	5	0	0	5
<b>Métayer</b>	1	1	1	3
<b>Employé</b>	3	2	4	9
<b>Total</b>	61	13	22	96

Source: Données personnelles, 2000.

La première chose que nous pouvons remarquer avec ce tableau, c'est, comme nous nous y attendions, une différence selon la situation familiale et l'âge des garçons. Avant le mariage, la règle est que les enfants vivent chez leurs parents ; ils n'en sortent qu'après le mariage. De même, on observe qu'un quart des célibataires de plus de 25 ans vivent chez leurs parents, et qu'un seul célibataire possède son propre lot. La présence d'une épouse pour s'occuper de la maison est indispensable pour avoir son propre lot : cela montre à quel point l'exercice du métier d'agriculteur va au-delà de l'exercice autonome d'une activité ; cela renvoie en même temps à la fondation d'une unité domestique.

Ce tableau montre cependant, d'une manière générale, l'importance de la vie chez les parents, même pour les couples mariés : 60% des couples mariés vivent sur le lot des parents du garçon. Par ailleurs, le tableau montre que l'acquisition d'un lot est un événement assez rare : seulement un garçon marié sur quatre est propriétaire d'un lot<sup>72</sup>. L'âge moyen d'accession à la propriété est élevé : la moyenne d'âge des propriétaires garçons mariés est de 34 ans, quand celle de ceux qui vivent chez leurs parents (garçons mariés) est de 31 ans. Cette différence est normale si l'on considère que travailler chez ses parents est une manière pour un jeune couple de commencer à accumuler de la terre jusqu'au moment où il pourra acquérir les droits d'occupation d'un lot. Cependant, cette différence d'âge n'est que de 3 ans, ce qui est finalement peu. En effet, on pourrait s'attendre à ce que, si le processus qui mène à l'acquisition d'un lot est automatique, il n'y ait pas de fils de colons âgés qui vivent chez leurs parents. Or, une moyenne d'âge de 31 ans montre que s'il y a plus de jeunes, il y a aussi de nombreuses personnes dans ce cas qui ont plus de 30, voire de 35 ou 40 ans : l'accession à la propriété n'est pas systématique, de nombreux jeunes n'y accèdent pas et restent chez leurs parents. C'est encore plus le cas des salariés mariés, qui ont eux en moyenne 36 ans, ce qui montre la difficulté qu'ils ont à avoir de la terre.

<sup>72</sup> Le phénomène des USF décrit par Christophe Albaladejo dans ce volume apparaît donc plus limité dans le cas étudié. Cela s'explique en partie par la situation foncière de la localité étudiée, qui a permis à des agriculteurs de s'approprier de terres au moment de leur démarcation. Dans le front pionnier étudié, la situation foncière locale est fermée, ce qui explique que les jeunes ont plutôt tendance à s'installer chez leurs parents. Mais dans les cas, les formes de travail observées sont comparables.

Ainsi, le processus d'installation qui mène à l'achat d'un droit d'occupation d'une terre est souvent plus désiré qu'effectivement réalisé. Si dans les discours la possession d'une terre apparaît bien comme le but des jeunes, tous n'atteignent pas leur objectif. Ainsi, ce que plus haut nous considérons comme une étape pour devenir propriétaire, devient parfois une forme de travail qui dure. Cela est encore plus net pour ceux qui travaillent chez un patron, qui peuvent rester dans cette situation jusqu'à un âge avancé, ce qui rend problématique l'accession à la propriété.

La généralisation de ces formes de travail chez les parents rend nécessaire de prendre en compte cette période où les jeunes, même mariés, travaillent chez leurs parents ou chez un patron.

## 2. Les différentes formes de travail pendant la période chez les parents ou le patron.

75% des fils de colons exerçant le métier d'agriculteur n'ont pas de terre propre : 60% vivent chez les parents, et 15% chez un patron. Ce sont ces deux types d'exercice du métier d'agriculteur que nous allons étudier, en commençant par les relations avec les patrons.

Les formes de travail chez un patron ne sont pas toutes identiques : il faut faire une distinction entre le salariat, qui est souvent mal considéré chez des agriculteurs pour lesquels l'indépendance est une chose essentielle (voir en particulier Le Borgne – David, 1998), du métayage, condition plus enviable quand la production est rentable (comme c'est le cas du cacao). Le métayage peut aussi durer longtemps : nous avons rencontré des métayers qui ne seront sans doute jamais propriétaires. Le salariat quant à lui permet très rarement de dégager des excédents suffisants à l'achat d'un lot. Suivons l'itinéraire de Eloï :

*« Eloï : Non, je n'avais pas de propriété. Je vivais avec des parents là-bas. C'étaient des cousins qui habitaient là. Je vivais comme agregado. De là je suis parti travailler dans la fazenda de quelqu'un d'autre. J'ai été propriétaire seulement en 1981.*

*« Enquêteur : Avec l'argent que vous aviez gagné dans la fazenda ?*

*« Eloï : Non, rien de tout cela. Cet argent ne permettait pas d'acheter de la terre non. Ça permettait juste de survivre. Je suis entré là, y'avait des personnes qui entraient dans les terres des autres pour obtenir une terre et je suis entré avec eux à Jacundá. »*

Eloï le dit clairement, le travail comme salarié ne permet pas d'accumulation ; c'est l'occupation illégale d'une terre privée qui a permis à cet agriculteur de s'installer. Avant de se salarier, Eloï était *agregado*. Il vivait, comme c'est souvent le cas, sur la terre d'un « cousin » qui, en échange, lui demandait du travail. C'est une manière pour celui qui prête la terre d'avoir de la main d'œuvre quand il en a besoin, en même temps que cela permet de déboiser son lot (Araújo et Schiavoni, 2001). Il faut cependant distinguer les *agregados* qui vivent chez un patron et ceux qui vivent chez un membre de leur famille : « A la différence de la vie sur la terre d'un propriétaire, la vie sur la terre d'un parent rend possible une certaine accumulation qui permet rapidement une installation indépendante » (Araújo et Schiavoni, 2001).

Cette forme de vie en commun est assez peu définie au niveau des obligations respectives, mais elle se rapproche de la vie avec les parents. Ainsi, « "Vivre comme *agregado* dans la terre du beau-père" représente une alternative privilégiée à la patrilocalité au début du cycle domestique, qui peut durer plusieurs années (plus de 10) et continuer jusqu'à l'achat ou l'acquisition d'un lot propre. Cette forme de vie ne suppose pas, ici non plus, d'obligations explicites entre le gendre et le beau-père ; pourtant : "Si le beau-père a besoin, je rends un service, mais s'il travaille pour moi, je paye des *díarias*" » (Araújo et Schiavoni, 2001).

Ce sont les mêmes caractéristiques que l'on retrouve dans les formes de travail chez les parents. Celles-ci sont largement répandues (60% des garçons mariés), et sont très variables. On observe une association étroite entre le travail du père et du fils, qui nous font penser que l'on peut dans ce cas comme dans celui décrit par Albaladejo parler d'Unité Spatio Familiale. Cette association de travail n'est régie par aucune règle explicite.

Il est difficile de caractériser ces formes de travail car elles sont souvent réalisées sous la forme d'une aide ponctuelle (parce que le père en a besoin) et volontaire (parce que c'est le plaisir du fils d'aider son père). Cet extrait d'entretien est assez révélateur de ces formes de travail et de leurs euphémisation :

*« Enquêteur: Et comment travailliez-vous avec lui ? Vous aviez vos cultures ?  
« José Filho : Oui. Mes cultures à faire. Chaque année, je faisais mes cultures.  
« Raimunda (épouse de José Filho) : Les cultures étaient à son père, parce qu'il travaillait comme métayer avec le père, n'est-ce pas ? Ce qu'il cultivait était réparti entre les deux.  
« José Filho : Oui, mais ce n'est pas parce qu'il me demandait. C'est parce que c'était un plaisir de diviser. C'est un plaisir pour moi. Quand je cueillais 200 sacs de riz, 100 étaient pour lui, 100 pour moi. »*

Comme souvent dans les entretiens que nous avons menés, la présence de l'épouse permet de préciser certains éléments. Dans le cas présent, c'est elle qui révèle une information à laquelle nous n'aurions sans doute pas eu accès, le caractère de quasi métayage (José Filho s'occupe en plus et seul des 200 têtes de bétail de son père) des relations entre le père et le fils. S'il est assez rare qu'un fils reverse la moitié de sa production à son père, il révèle cependant deux choses : le caractère inégalitaire des relations de travail, où un fils doit à son père du travail ; le caractère « volontaire » de ce travail, qui a pour effet de dissimuler tant aux yeux de l'enquêteur que du propre travailleur la dimension d'exploitation qui existe dans la relation (voir Geffray, 1995).

Ainsi apparaît-il que le système de don / contre-don que nous croyions avoir mis en évidence à travers le système d'obligation ne fonctionne pas entre deux égaux indépendants, mais place le père dans une relation de domination par rapport au fils. Plus encore, le fait qu'il y ait euphémisation des relations de domination semble révéler qu'il « y a une méconnaissance institutionnellement organisée et garantie, qui est au principe de l'échange de don et peut-être, de tout le travail symbolique visant à transmuier, par la fiction sincère d'un échange désintéressé, les relations inévitables et inévitablement intéressées qu'imposent la parenté, le voisinage ou le travail, en relation électives de réciprocité » (Bourdieu, 1980). Ainsi, le don de la terre semble plutôt être une fiction qu'un échange désintéressé, fiction qui a pour effet de permettre une certaine captation du travail que peuvent fournir les enfants.

### 3. Le processus d'accession au métier d'agriculteur comme processus d'autonomisation.

On peut constater que l'accession à un lot ne se fait pas du jour au lendemain, et qu'il y a au contraire toute une longue période de vie chez les parents. On peut lire dans le passage suivant comment un jeune décrit le parcours qui l'a amené à devenir agriculteur :

*« Elizeu: On a commencé à travailler avec le père (...). Mais à 18 ans j'ai déjà commencé à travailler pour mon compte, et ça n'a jamais changé. La seule chose qu'il m'a laissée a été un cadeau. Mais d'aide comme cela pour les habits, c'était tout pour moi. Et alors je suis resté jusqu'à... jusqu'au jour où je me suis marié, je suis resté à travailler comme cela. Je l'aidais, et je faisais mes propres champs, je plantais mon maïs, et les jours où je ne travaillais pas dans mes champs je travaillais pour lui. En l'aidant dans ses champs. Et alors j'ai vécu jusqu'à... 1995, où on s'est marié. Alors j'ai commencé à affronter la vie ».*

Le mariage marque une rupture importante dans la vie de ce jeune : c'est à partir de là qu'il commence « à affronter la vie ». Or, on s'aperçoit que le mariage est dans les discours très lié à l'autonomie d'un jeune :

*« Wilson: Je pensais cela... Je ne vais me marier que quand j'aurais des choses pour acheter ma maison, pour être autonome. J'avais cette pensée. »*

Le mariage correspond au moment où un jeune construit sa propre maison, et fait ses propres cultures. En fait, comme dans les discours des parents, le mariage marque l'accession à une certaine autonomie dans le travail ; mais autant pour les parents l'autonomie était référée en rapport à un patron, autant pour les enfants elle se réfère aussi tout autant aux parents. L'installation pour les enfants pourrait être décrite comme un processus d'autonomisation par rapport aux parents. Nous dirons que la fin du processus d'autonomisation est l'indépendance que peut acquérir un jeune, indépendance tant par rapport aux parents que par rapport à un patron ; c'est le passage à la phase B du cycle de reproduction des exploitations familiales décrit par Christophe Albaladejo dans ce volume. Cependant, cette phase est longue, elle ne vient pas directement après le mariage : souvent, les jeunes mariés vivent chez leurs pères, sur une terre que celui-ci leur cède. Or, on a vu plus haut les relations de travail que cela impliquait : un jeune lorsqu'il vit chez son père doit se soumettre à l'autorité de ce dernier. Ce n'est que quand il obtient son propre lot que l'indépendance est totale :

*“Enquêteur: Comment c'était... Vous travailliez avec votre père...”*

*“José Filho: Avec mon père, toute la vie, pas toute la vie parce qu'on a passé quelques deux ans et demi à Altamira. Quand on est rentré d'Altamira on est allé de nouveau dans son lot, et j'ai commencé à travailler et c'est alors qu'a surgi ce droit que je pouvais acheter, que j'ai vu que ce qui est à nous est mieux parce qu'on fait à moitié comme cela... Si on veut faire un champ où ça nous plaît de la faire, on le fait, et si on veut planter du café ou du cacao, on le fait... Avec le père, il doit montrer que c'est à lui. Il est encore vivant et supervise, “non mon fils fais dans ce coin là”, et je suis obligé de le faire. Alors je me suis dit qu'en pouvant acheter un petit morceau de terre pareil à celui-ci je pourrai faire mon travail là où je le veux.”*

Ainsi peut-on décrire l'accession à la condition d'agriculteur indépendant comme un processus long, se déroulant dans un intervalle de temps allant du moment où le jeune désire son indépendance au moment où il y accède. Ce processus peut durer bien au-delà du trente-cinquième anniversaire, comme c'est le cas du fils d'agriculteur ci-dessus cité (José Filho). Le moment proprement dit, où les jeunes commencent à acquérir une certaine autonomie, est celui du mariage. Mais si le mariage marque une rupture par l'autonomie qu'il assure, cette autonomie n'est jamais complète tant que les jeunes n'obtiennent pas leur propre lot.

On peut parler de stratégies pour comprendre les rapports qui se tissent au moment de l'installation en agriculture des enfants : en donnant de la terre à leurs enfants au moment où ces derniers se marient, les parents créent une dette dont le remboursement est différé dans le temps. Rendre la terre sous forme de travail, comme nous l'avons vu plus haut, n'est pas immédiat, mais se fait au contraire au fil des années. Selon Pierre Bourdieu (1980), « réintroduire le temps » dans le système du don / contre-don, c'est « substituer la dialectique des stratégies à la mécanique du modèle ». On peut, en suivant Pierre Bourdieu, dire que pour les parents le fait de donner de la terre à leurs enfants est une stratégie non avouée qui s'institue en tant que norme sociale. Dans ce cas, on peut aussi comprendre les tentatives des enfants de sortir de ce système comme une volonté d'autonomisation, comme une volonté de se délivrer d'une dette contractée auprès des parents.

Il nous semble que ce rapport entre stratégies de reproduction de l'agriculture familiale *via* le don de la terre et volonté d'autonomisation des enfants peut nous permettre de donner une hypothèse de l'évolution des fronts pionniers.

### **III. Les stratégies de don de la terre entre monde rural et influence urbaine.**

Le rapport entre volonté d'autonomie des enfants et stratégies de dons de la terre des parents d'agriculteurs nous semble pouvoir rendre compte d'une partie de l'évolution de la région : le système parental, quand il est suivi par les enfants, peut expliquer la poursuite du processus de colonisation de la région, et rendre compte de formes de stabilisation en arrière du front pionnier. Mais la volonté des enfants de s'émanciper révèle des formes de stabilisation et d'avancée de la colonisation différentes des précédentes : installation autonome, départ vers un nouveau front, mais aussi salariat agricole et travail en ville (Le Borgne – David, 1997). C'est de ces processus que nous voulons rendre compte dans cette dernière partie de notre travail.

#### 1. Stratégies de don de la terre, reproduction de l'agriculture familiale et avancée de la colonisation en situation de front pionnier amazonien.

Les stratégies de don de la terre peuvent permettre de comprendre une partie de l'évolution du front pionnier, celle qui a poussé des familles à coloniser la région et qui explique aujourd'hui la poursuite des migrations (Arnauld de Sartre, 2001). Pour comprendre cela, une information sur diverses théories de l'évolution des fronts pionniers paraît nécessaire (encadré 2).

---

#### **Encadré 2 : Système d'évolution des fronts pionniers en Amazonie Brésilienne.**

On observe sur les fronts pionniers d'Amazonie Orientale un phénomène de migration des familles et de concentration de la terre décrit par Martin Coy (1996). Le phénomène à l'œuvre est le suivant : après l'ouverture d'un front pionnier, des familles d'agriculteurs s'installent. Puis, au fur et à mesure des années, ces familles se différencient, certaines réussissant à s'enrichir alors que d'autres stagnent ou s'appauvrissent. Au bout d'une vingtaine d'années, les familles qui n'ont pas de revenus suffisants pour s'agrandir sur place doivent pour pouvoir maintenir leur système de culture migrer et partir sur un autre front pionnier. Les terres sont alors rachetées pour y pratiquer de l'élevage par les familles les plus riches, ou par de grands propriétaires terriens; on assiste alors au remplacement du front pionnier agricole par un front d'élevage, et à une concentration des terres (Velho, 1972). C'est alors le même système de petite et grande propriété, caractéristique de la structure foncière brésilienne, qui se reproduit. Martin Coy émet l'hypothèse que ces phénomènes se reproduisent tout le temps de la même façon, et que l'on peut parler de système d'évolution des fronts pionniers.

Il est toutefois, à notre avis, difficile de parler de système implacable, qui ne prenne pas en compte les stratégies des acteurs. Pour cela, nous préférons parler de construction des fronts pionniers (Albaladejo, 2001). Cette construction " dépend à la fois des politiques d'aménagement du territoire, de facteurs économiques, de dispositifs légaux et de logiques d'acteurs " (Léna, 1999).

---

Les stratégies des agriculteurs doivent être comprises à l'intérieur de ce contexte des fronts pionniers, en particulier de prix de la terre du fait de la pression foncière des grands propriétaires. Les interprétations des raisons du départ des agriculteurs varient : Otávio G. Velho (1972) parle d'expulsion de l'agriculture familiale par les grands propriétaires ; Vincent de Reynal et *al.* (1997) ont en revanche écrit que les agriculteurs partaient volontairement, dans la perspective de revendre à bon prix une terre qu'ils ont au départ eue pour presque rien.

Il nous semble que cette interprétation n'est pas complètement juste : si les agriculteurs réalisent bien une plus value financière, ce n'est pas toujours dans le simple but d'augmenter leur capital

d'exploitation, mais aussi pour obtenir des terres pour pouvoir les donner à leurs enfants, et mettre ainsi en place les stratégies de reproduction que nous avons mises en évidence. La terre, à travers le don dont elle fait l'objet, est un *medium* pour reproduire des relations familiales et permettre à l'agriculture familiale de se reproduire à chaque génération. Les relations sociales que permettent la terre sont aussi importantes que la terre en elle-même : ce qui compte, c'est d'abord de donner de la terre aux enfants, et de créer une dette, afin de permettre à la famille de se reproduire.

Ainsi, beaucoup de familles qui sont venues en Amazonie l'ont fait pour acheter de la terre à leurs enfants. Maria B. Wanderley (1998) parle même de reproduction familiale dans l'espace. On peut analyser cela à partir d'un entretien mené avec un agriculteur venu du Sud du pays :

- « Enquêteur : Vous dites qu'au Paraná vous aviez de la terre ?
- « Cassiano : Oui, quand je suis arrivé j'ai acheté de la terre...
- « Enquêteur : Il y avait de la bonne terre ?
- « Cassiano : Oui, deux terres du Paraná. De la bonne terre.
- « Enquêteur : Mais pourquoi vous êtes venu ici alors ?
- « Cassiano : Parce que mon beau-frère pensait que c'était bien, et moi j'avais trois garçons, les plus vieux c'étaient des hommes ; j'ai dit : "Je vais aller là-bas, donner une terre à chacun d'entre eux parce là-bas ils disent que la terre est bon marché", et en fait c'était vrai, il y avait beaucoup de terre. Dans le Paraná j'avais deux terres mais ça ne faisait pas la taille de celle d'ici. Alors j'ai bougé et je suis venu avec lui ici, avec mon beau-frère. »

Ainsi, il semble bien que ce système de transmission de la terre dans l'espace puisse expliquer des migrations qui ont conduit à la colonisation de la forêt aujourd'hui. L'histoire de la famille de ce colon révèle que son père et son grand-père ont fait les mêmes migrations que lui. Ellen Woortmann (1995) décrit ce fonctionnement dans l'Etat d'origine des familles de colons, et comment à chaque génération de nouvelles terres sont colonisées. Il en va de même pour les agriculteurs venus du Nordeste du pays, qui avant d'arriver en Amazonie ont connu une ou deux migrations dans les Etats limitrophes de la forêt. C'est ce même mouvement que l'on observe aujourd'hui encore avec certaines familles, qui continuent à migrer. Mais toutes les familles ne sont pas dans ce cas : Anne Le Borgne – David (1998) montre que le mouvement s'arrête pour une partie des familles, ce que nous avons pu aussi observer par ailleurs.

## 2. Urbanité et ruralité dans la sortie de l'agriculture.

Le fonctionnement du système de transmission de la terre que nous avons mis en évidence suppose une certaine soumission des enfants. Or, nous avons montré que dans les discours des enfants, la prise d'indépendance par rapport aux parents est une chose importante. Cet élément a déjà été relevé par d'autres auteurs qui ont travaillé dans la même région. Ainsi, Roberto Araújo (1993) observe que « les plaintes de certains colons sur l'ingratitude, le manque de respect ou sur l'irresponsabilité de leurs enfants vis-à-vis du patrimoine familial sont tout au moins révélatrices d'une perception nouvelle des avantages et limites des alternatives sociales, liées au changement de génération et de position dans la structure des rapports sociaux ». Il semble, comme l'observe Roberto Araújo, que certains enfants refusent le système de travail proposé par les parents.

Un des éléments qui peut rendre compte de cela est le rapport entre le passage des enfants par la ville et l'acceptation qu'ils ont des conditions de vie que leur proposent leurs parents. Un père explique ainsi pourquoi ses enfants n'ont pas étudié :

- « Enquêteur : Vos enfants n'ont pas étudié non ?
- « José Goiano : Non, tous mes enfants ont étudié ici jusqu'à la fin de l'école primaire. Pour ne pas qu'ils aillent étudier dehors. Parce que quand ils vont étudier dehors, on ne sait pas ce qui peut arriver.

*Mettez une fille pour aller étudier dehors, et elle revient déjà avec un bébé dans les bras. Le diplôme dans ce cas c'est le bébé lui-même.*

*« Enquêteur : Alors vos enfants sont restés ici, ils se sont mariés... »*

*« José Goiano : Ils se sont mariés, et tout le monde vit ici. Ils ont été dans les écoles proches, et ils se sont mariés ici-même, y'en a aucun en ville. C'est comme ça que je veux. Je veux moins d'études, mais savoir que tous mes enfants sont ici. »*

On constate une peur de la part des parents que le passage de leurs enfants par la ville soit synonyme de sortie de l'agriculture. Et en effet, on constate statistiquement que la sortie de l'agriculture est proportionnelle au niveau d'études et de fréquentation de la ville. Voilà le tableau que nous avons réalisé en croisant le niveau scolaire des enfants et leur localisation entre le monde rural et la ville (tableau 2) :

**Tableau 2: Rapport entre niveau d'études et localisation des enfants en zone rurale.**

Niveau d'études.	Nombre d'enfants.	Nombre présent en zone rurale.	Pourcentage présent en zone rurale.
N'a pas étudié.	12	11	92%
Niveau primaire.	165	119	72%
Niveau collège.	36	15	42%
Niveau lycée.	11	2	18%
Total	224	147	66%

Source: Données personnelles, 2000.

Le tableau que nous avons réalisé en croisant le niveau scolaire des enfants et leur localisation entre le monde rural et la ville (tableau n°2) montre que plus le niveau d'études des enfants est élevé, plus ils ont de chances de se retrouver en ville. Pourtant, les jeunes n'ont guère plus de chance de trouver un emploi en ville avec un niveau collège que s'ils n'ont qu'un niveau primaire. Ce n'est donc pas toujours la possibilité d'obtenir un emploi qui les fait partir vers la ville. On peut dire en fait que c'est sans doute la conjonction de deux phénomènes : tout d'abord, le fait que pour étudier à un niveau collège, et *a fortiori* à un niveau lycée, il faille aller en ville ; ensuite, le fait que les études détournent les enfants du système traditionnel de dépendance de leurs parents. Le passage par la ville, selon Haroldo G. Torres (1992), fait que les agriculteurs désireraient un nouveau type de sociabilité et de confort qui rend problématiques les conditions de vie dans le monde rural. On peut dire que ce mode de vie est influencé par le passage par la ville ou par l'école (en ville), raison pour laquelle nous l'appellerons mode de vie urbain, en l'opposant au mode de vie communautaire que souhaitent transmettre les parents.

### 3. Accès au métier d'agriculteur et évolution de la frontière.

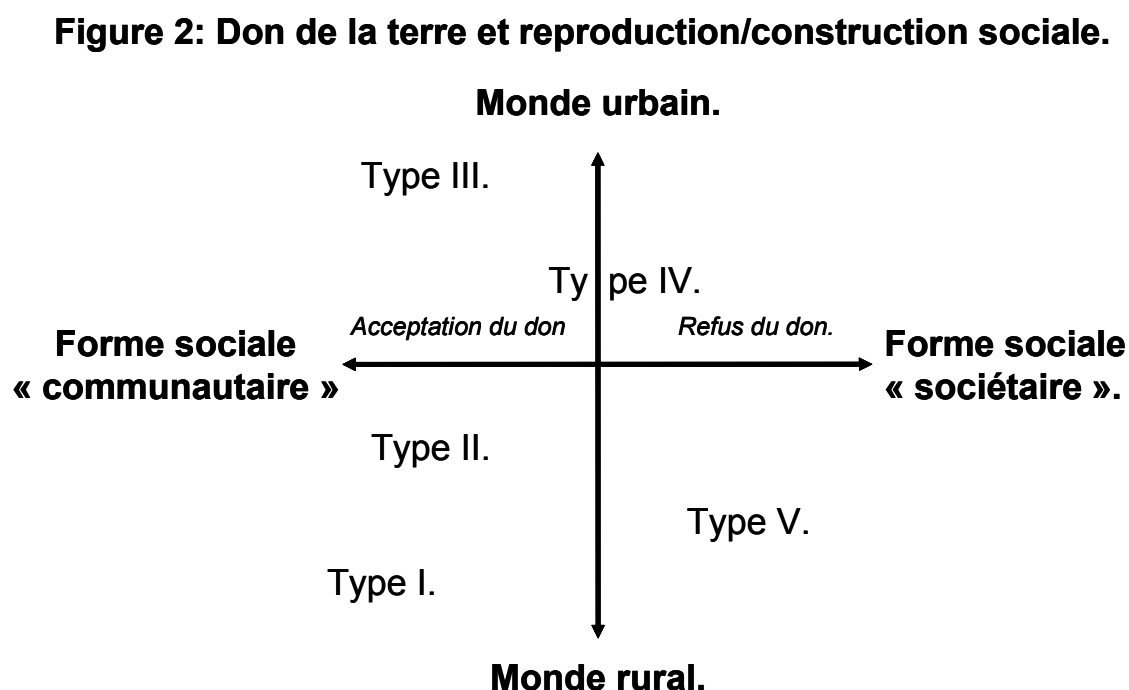
Nous pouvons essayer de représenter cette tension entre mode de vie communautaire et mode de vie « urbain » sous la forme d'un schéma (schéma 1). Nous avons vu au cours de la partie précédente qu'il existe une tension entre la volonté de certains parents de soumettre leurs enfants, et la tentative de ces derniers de s'émanciper de cette tutelle. Pour comprendre les rapports entre cette transmission par les parents d'un mode de vie, et celui que certains enfants désirent en s'autonomisant de leurs



parents, on peut essayer de clarifier ce que le passage par ville et les études apportent au processus de reproduction sociale des enfants.

On peut qualifier le passage par la ville comme une étape dans le processus de socialisation des individus (Dubar, 1991). En effet, le passage par la ville correspond à une étape dans la biographie des jeunes qui leur fait désirer d'autres éléments. Elle leur permet aussi, et peut-être surtout, de se confronter à un type de sociabilité autre que celui proposé par les parents. La socialisation des jeunes (Dubar, 2001), réalisée en particulier (mais pas uniquement) par le biais de l'école, rend l'acceptation d'un mode de vie communautaire (explicitement qualifié d'archaïque par les jeunes qui le rejettent) difficile.

On peut alors représenter sous la forme d'un graphique (figure 2) les relations au système de transmission de la terre mis en évidence plus haut :



---

On peut expliciter le schéma d'une typologie des familles (figure 2). Les familles du type I sont les familles communautaires, dont nous avons mis en évidence le fonctionnement plus haut. Ce sont ces familles les plus nombreuses, et qui vivent intégralement dans le monde rural et continuent à avancer dans le front pionnier. Par rapport à l'article de Christophe Albaladejo dans ce volume, on peut faire le pari que la famille Barros, au fonctionnement très communautaire (et par ailleurs sans doute originaire de la même région que les familles du type I que nous étudions ici), fait partie du type I.

Les familles du type II ont le même système de fonctionnement, mais ne continuent pas à migrer et voient leurs enfants sortir de l'agriculture familiale pour aller se salarier dans la zone rurale. Les familles du type III ont tenté aussi de garder les enfants proches, mais cela reste plus un désir qu'une réalité. Car, parce qu'elles ont des revenus supérieurs aux autres familles, elles ont pu envoyer leurs enfants étudier à l'extérieur ; selon les parents, ceux-ci ont alors connu l'influence de la ville, et n'ont pas voulu rentrer dans le monde rural.

Les familles du type IV sont des familles dont les parents ont connu un passage par la ville, ou des activités économiques autres que l'agriculture (maçon, charpentier), et ne se définissent pas de fait comme agriculteurs. Ils laissent alors un maximum d'indépendance à leurs enfants, pour que ceux-ci puissent étudier en ville et y rester ; l'agriculteur n'est souvent, pour ces colons là, qu'une possibilité parmi d'autres. Avec un degré de certitude moins élevé que pour la famille Barros, on peut penser que la famille Borek décrite par Christophe Albaladejo est de type IV : leur passé n'est pas uniquement agricole, et surtout la famille tend à se reproduire en partie hors de l'agriculture.

Enfin, les familles du type V ont un fonctionnement centré autour de l'indépendance des enfants (plus « sociétaire » donc), mais avec une certaine proximité géographique (dans le monde rural) que les parents stimulent par l'achat d'un lot pour les enfants. Les enfants étudient plus nombreux, partent facilement vers la ville sans que cela fasse l'objet de conflits aussi durs que pour les 3 premiers types. Ce mécanisme semble ancien et caractéristique des familles issues du Sud du Brésil. C'est d'ailleurs du Sud du Brésil qu'est originaire Antonio Opichanyi dont parle Christophe Albaladejo dans ce volume ; l'ensemble du comportement qu'il décrit amène à penser avec une quasi certitude que sa famille est de type V.

### **Conclusion.**

Nous avons essayé de rendre compte des mécanismes de reproduction de l'agriculture familiale qui à travers les anciennes stratégies de transmission de la terre et leur réinterprétation, voire leur négation, contemporaines permettent de rendre compte à la fois de la continuation de la colonisation de la forêt amazonienne et de son arrêt. Pour cela, nous avons mené une analyse des discours des parents quant à la situation de leurs enfants, qui nous a semblé montrer une norme sociale de transmission du patrimoine. Cependant, la confrontation de ces discours à la réalité de ce que font les enfants et aux discours de ces mêmes enfants nous a permis, dans un second temps, de constater à quel point cette norme faisait l'objet d'écarts de la part des jeunes, en particulier quant à un processus d'autonomisation par rapport aux parents. Cette approche généalogique reprend et complète celle que Christophe Albaladejo propose dans ce volume.

Ainsi, l'accès au métier d'agriculteur, qui implique une certaine autonomie dans l'exercice de l'activité et la fondation d'une unité domestique, doit se comprendre comme un processus de reproduction sociale faisant l'objet, aujourd'hui, de très sérieuses réinterprétations, voire de remises en question. Ainsi, l'accès au métier d'agriculteur ne dépend pas simplement de l'accès à un lot, mais aussi de l'acceptation, par les jeunes et parfois par leurs parents, des normes de l'agriculture familiale telles que le travail en famille même après le mariage des enfants. Or cela est remis en question par l'urbanisation du front pionnier (voir Torres G., 1992 ; Léna, 1999) et la diffusion d'un modèle alternatif à celui dans lequel les jeunes ont jusque là évolué.

La prise en compte des étapes de la socialisation des jeunes, à travers en particulier le passage par la ville, mais aussi les études, le travail en dehors de l'exploitation parentale, les voyages, *etc.* apparaît donc essentielle pour rendre compte des différentes manières d'accéder au métier d'agriculteur. Mais actuellement ceux qui s'installent chez leurs parents après avoir toujours travaillé pour eux sont majoritaires dans notre échantillon, et ne sont souvent concernés qu'indirectement par ces changements. Ainsi peut-on dire que le modèle ancien fonctionne encore, et que les stratégies de

migrations des parents pour installer leurs enfants sont encore efficaces pour une bonne partie des familles.

## **Bibliographie.**

ALBALADEJO, Christophe. 2001, « A la recherche d'une agriculture durable sur les fronts pionniers : les processus de sédentarisation d'une agriculture familiale en Amazonie et en Argentine », Nature Science et Société, Vol. 9, n° 2.

ARAUJO, Roberto. 1993, La cité domestique. Stratégies familiales et imaginaire social sur un front de colonisation en Amazonie brésilienne. Thèse de Doctorat, Université de Paris X, Paris, 377 p.

ARAUJO, Roberto ; SCHIAVONI, Gabriela. 2001, « A ilusão genealógica. Parentesco e localidade na fronteira agrária da Amazonia », Agricultura Familiar : Pesquisa, Formação e Desenvolvimento, Vol. 1, n°3 (2001), Belém.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier. 2001, « Logiques familiales de la mobilité en situation de front pionnier amazonien », Annales de l'école doctorale Temps, Espaces, Sociétés, Cultures, Université de Toulouse Le Mirail, Toulouse.

BOURDIEU, Pierre. 1980, Le sens pratique. Editions de Minuit, Paris (1994).

COY, Martin. 1996, « Différenciation et transformation de l'espace au Nord du Mato-Grosso (Brésil). Contribution à un modèle dynamique des fronts pionniers en Amazonie brésilienne ». In C. Albaladejo et J.-C. Tulet (Ed. Scient.), Les fronts pionniers de l'Amazonie Brésilienne, la formation de nouveaux territoires, L'Harmattan, Paris, pp. 103-127.

DEMAZIERE, Didier ; DUBAR, Claude. 1997, Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion. Nathan, Collection Essais et Recherches, Paris.

DUBAR, Claude. 1991. La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles. Armand Colin, Paris.

DUBAR, Claude. 2001, La crise des identités. Presses Universitaires de France, Paris.

GEFFRAY, Christian. 1995, Chroniques de la servitude en Amazonie Brésilienne, Karthala, Paris.

LE BORGNE - DAVID, Anne. 1998, Le salariat plutôt que la malaria. Les migrations paysannes du Sud-Brésil vers l'Amazonie. L'Harmattan, Collection Recherches Amériques Latines, Paris.

LENA, Philippe. 1999, « La forêt amazonienne : un enjeu politique et social contemporain ». Autrepart, n° 9, pp. 97-120.

MAUSS, Marcel. 1924, « Essai sur le don ». In Sociologie et anthropologie, Presses Universitaires de France, Collection Quadrages, Paris (8<sup>ème</sup> édition, 1999), pp. 143-279.

PESSANHA NEVES, Delma. 1995, « Agricultura familiar : questões metodológicas », Reforma Agrária, n° 2-3, Rio de Janeiro, pp. 21-36.

POLANYI, Karl. 1944, La grande transformation. Traduction française (1994), Editions Gallimard, Paris.

REYNAL (de), Vincent ; G MUCHAGATA, Maria ; TOPALL, Olivier ; HEBETTE, Jean. 1997, « Des paysans en Amazonie ». In H. Théry (Org.), Environnement et développement en Amazonie Brésilienne, Belin, Paris, pp. 76-123.

SAHLINS, Marshall. 1972, Age de pierre, âge d'abondance. Traduction française (1976), Editions Gallimard, Paris.

TORRES (da), Haroldo G. 1992, « Migração e o migrante de origem urbana na Amazônia ». *In* Ph. Léna et A. Engrácia de Oliveira (Org.), Amazônia : a fronteira agrícola 20 anos depois, CEJUP – Museu Paraense Emílio Goeldi, Belém, pp. 291-304.

VELHO, Otávio G. 1972, Frentes de expansão e estrutura agrária. Estudo do processo de penetração numa área da Transamazonica. Zahar editores, Rio de Janeiro, 2<sup>ème</sup> edição (1981), 177 p.

WANDERLEY, Maria de Nazareth Baudel. 1998, « Raízes históricas do campesinato brasileiro ». *In* Agricultura familiar : realidades e perspectivas, Rio de Janeiro, pp. 21-55.

WOORTMANN, Ellen F. 1995, Herdeiros, parentes et compadres. Colonos do Sul e Sitiantes do Nordeste. HUCITEC – Editora Universitária de Brasília, São Paulo – Brasília.